

II^e Festival international des Films de Femmes Elles tournent toujours!

Élie Castiel and Hélène Wazana

Number 28-30, Fall 1986

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/22061ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Castiel, É. & Wazana, H. (1986). Review of [II^e Festival international des Films de Femmes : elles tournent toujours!] *24 images*, (28-30), 25–26.

II^e FESTIVAL INTERNATIONAL DES FILMS DE FEMMES

Élie Castiel - Hélène Wazana

Elles tournent toujours!

Environ 4000 spectatrices et spectateurs ont pu assister aux nombreuses projections publiques du deuxième Festival international des films de femmes. Il est fort intéressant de remarquer que la structure de ce Festival permet la participation active du public: se déroulant sur semaine en soirée seulement et les fins de semaine l'après-midi également, les personnes ayant un emploi du temps chargé peuvent, en effet, assister à l'événement sans interrompre le rythme normal de leurs occupations.

Elles tournent toujours, mais à petites doses. Faute d'appuis financiers, les femmes-cinéastes sont parfois contraintes de produire leurs propres films, comme c'est le cas pour Mira Nair (*India Cabaret*), Janis Lundman (*Matinale*), Ana Maria Magalhaes (*Spray Jet*), Midi Onodera (*Ten cents a dance*)... Le résultat est que par rapport à l'an dernier, la deuxième édition du Festival nous aura permis de constater une augmentation dans le nombre des courts et moyens métrages et une baisse du long métrage. Au niveau de la programmation, les organisatrices nous ont proposé 77 films et 33 vidéos, dont trois sections spéciales — une rétrospective des films de la hongroise Judit Elek, le cinéma des femmes-cinéastes du Portugal, et Juliet Berto/cinéaste (ici au Québec pour présenter ses trois films, *Cap Canaille*, *Neige*, et *Le Havre ou Lili chez les Dockers*). Les films nous ont paru tantôt laborieux (*Beyond sorrow, beyond pain*), tantôt intrigant (*Dark of the Night*), pas toujours intéressant (*En faisant le ménage, j'ai rencontré Albert*), ou autrement émouvant (*Madame P.*).

Les thèmes abordés faisaient part des préoccupations actuelles: mal de vivre, désarroi, solitude, peur, droit à la différence, quête d'un idéal, redécouverte des valeurs.



Sonia de Paule Baillargeon

C'est *L'Heure de l'Étoile* (A Hora da Estrela), de la brésilienne Suzana Amaral, qui ouvrait le Festival. Cette remarquable exploration des valeurs humaines de la classe ouvrière est présentée par la réalisatrice avec beaucoup de vérité et de poésie. À l'heure où l'institution du mariage est devenu presque un sujet tabou, Macabéa rêve d'amour, sans même connaître le sens de ce mot. Cette anti-héroïne n'a pour tout bagage que son nom. Elle est orpheline, défavorisée par la vie, pauvre et naïve. Dans ce conte moderne, Suzana Amaral met l'accent sur les éléments sinistres et sordides de la misère humaine. Elle n'hésite pas à filmer les détritiques et les intérieurs des bidonvilles. Seule dans sa chambre, parée de son drap, Macabéa rêve de voile de mariée,

image-clé du film, une remise en question de la symbolique de la liberté de la femme.

La portugaise Manuela Serra nous a présenté *Le mouvement des choses*. Les héros de ce film ne sont pas des personnages, mais les menus faits des actions quotidiennes au cœur d'un village portugais qui a conservé son charme d'antan. Manuela Serra nous offre ici un retour aux sources et filme une journée authentique à la campagne, comme peuvent en témoigner les plans lumineux d'un champ inondé de soleil. Et surtout, la réalisatrice nous parle de l'amour que le paysan voue à sa terre.

Sur le thème de la prostitution, la réalisatrice Mira Nair nous a présenté *India Cabaret*. Qu'est-ce donc qu'une femme «respectable» et une femme «corrompue»? Mira Nair a tenté de répondre avec beaucoup de diplomatie et d'humour en interviewant des strip-teaseuses de Bombay. *India Cabaret* reflète un témoignage éloquent sur la vie des femmes de cabaret en Inde.

Nous avons également vu quelques vidéos. Sur les notions d'inquiétude et de liberté, Ewa Turska nous a proposé *Madame Salomé*. Par ailleurs, Nicole-Lise Bernheim a rendu un hommage à cette pionnière du cinéma qu'était Alice Guy dans *Qui est Alice Guy? Mademoiselle: a portrait of Nadia Boulanger*, de Dominique Parent-Allier relate la vie de la célèbre musicienne. Et à côté des questions traitant des soucis contemporains, la portugaise Noémia Delgado nous a charmé avec *La Princesse des roses*, une légende sur la naissance des sirènes.

Cette année, le Prix du public fut décerné à *Beyond sorrow, beyond pain* (Smärgränsen). Dans cette œuvre, la suédoise Agneta Elers Jarleman évite les maladresses qu'aurait pu occasionner l'amalgame documentaire-fiction. Les effets drama-

tiques découlent plutôt du hasard des situations et des réactions des personnages. Et si par moments certains détails peuvent nous sembler répétitifs et surchargés, il n'en demeure pas moins que le film reste tout de même un émouvant témoignage de force, de courage et de ténacité.

Comme film de clôture, les organisateurs du Festival nous ont proposé *Sonia*, de Paule Baillargeon. Entre Sonia, la mère, et Roxanne, la fille, s'est établie une sorte de complicité bien ancrée, et que même la maladie ne peut voiler. Celle-ci a pour nom Alzheimer. Et d'un coup, tout un univers s'écroule. Dans le rôle-titre, Kim Yaroshevskaya pousse son personnage dans des sphères de comportement totalement opposées. D'abord lucide et contrôlée, elle va perdre l'équilibre et s'installer dans une sorte de torpeur. Nous sommes devant une œuvre qui parle d'un sujet délicat sans aucun souci de sensationnel. Paule Baillargeon préfère les touches instinctives et s'abstient de toute forme «clinique». *Sonia* est un film sobre, intelligent, et fortement réussi.

QUELQUES MOMENTS AVEC BERTO

Entre 1966 et 1968, Juliet Berto joue dans quatre films de Jean-Luc Godard, *Deux ou trois choses que je sais d'elle*, *La Chinoise*, *Week-End*, et *Le gai savoir*. Par la suite, elle tournera dans une quarantaine de courts et longs métrages. Nous l'avons rencontrée au cours du Festival.

Juliet Berto, cinéaste (Photo de Moune-Jamet)

TOURNER EN ÉTAT D'URGENCE

«J'ai commencé à tourner parce que c'était naturel. C'est ce que je poursuis depuis toujours. J'ai aussi fait le travail de scénariste ou plutôt de co-scénariste lorsque j'écrivais les personnages des films de Rivette. Mais c'est surtout l'image qui m'intéresse. Par contre, je peux être devant et derrière la caméra. Cela dépendra de ce que j'ai à dire. Si j'ai des choses à dire ou à montrer, ce sera derrière la caméra. Si par contre, j'ai des choses à exprimer avec mon corps, ce sera devant. Dans le cas de *Neige* et de *Cap Canaille*, je ne pouvais jouer que parce que Jean-Henri Roger était là derrière la caméra. Je ne peux jouer que si je suis regardée, vue. Ce n'est pas la même chose d'être devant et derrière la caméra. J'ai le privilège d'être comédienne. Je sais alors ce que les comédiens pensent du metteur en scène. Je sais aussi quelles sont les difficultés qu'ils peuvent éprouver lors d'un tournage. Je pense qu'il faut toujours respecter les gens qu'on emploie dans un film. En tant que cinéaste, je demande aux comédiens tous ce qu'ils peuvent me donner et, en échange, je leur donne tout ce que je peux pour les aider.»

LE BESOIN DE DIRE ET DE MONTRER

«Il y a des gens qui ont besoin de crier à des moments. Dans mon cas, j'ai besoin que mes images sortent. Mon cinéma est un cinéma d'atmosphère, mais c'est aussi un cinéma d'action dans la mesure où



India Cabaret, film de Mira Nair

j'utilise beaucoup les gens avec leurs corps, leurs mouvements et leurs expressions dans des lieux bien précis, ces lieux créent aussi l'atmosphère de mes films».

«*Neige* et *Cap Canaille* sont des films de fiction mais ils partent tous deux de faits authentiques et de personnages réels. Dans *Neige*, par exemple, la drogue n'est qu'un alibi de survie pour quelques personnes de ce quartier. C'est le seul moyen qu'ils ont de s'en sortir. Mais en fait, ce que j'ai voulu montrer dans ce film, c'est que c'était des gens venus d'ailleurs, de pays chauds, et qui se retrouvent là, à Pigalle, à Barbès, dans l'espoir qu'un jour ils pourront, eux aussi, en sortir.»

Le deuxième Festival international des films et vidéos de femmes s'ajoute à la liste, déjà longue, des festivals et des rétrospectives de films. Une telle manifestation est-elle donc nécessaire? À en juger par les films présentés au cours des deux années, le festival semble être leur seule planche de salut. Par ailleurs, des efforts considérables ont été faits par les organisatrices pour que ces films soient distribués. L'accueil du public a été, en général, très favorable. C'est déjà beaucoup pour un festival encore «néophyte».

